

LA VIE POPULAIRE

LA VIE POPULAIRE
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
LE JEUDI ET LE DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et tous les Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien. 18

ABONNEMENTS : { Paris et Dép^{ts}. 6 m., 9 fr. — 12 m., 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

SOMMAIRE: I. Histoire de la Semaine : En voyage, par Guy de Maupassant. — II. Quand c'est fini, par J. Nor-
mand. — III. Roberte de Bramafam, par Albert Delpit. — Duruy. — VI. Renée Mauperin, par Edmond et Jules de
IV. Bigarreau, par A. Theuriet. — V. Andrée, par George Concourt. — VII. Sapho, par Alphonse Daudet.

EN VOYAGE



Un homme parut, nu-tête, blessé à la main... (Voir à la page 50.)

HISTOIRE DE LA SEMAINE

EN VOYAGE (1)

I

Le wagon était au complet depuis Cannes ; on causait, tout le monde se connaissant. Lorsqu'on passa Tarascon, quelqu'un dit : « C'est ici qu'on assassine. » Et on se mit à parler du mystérieux et insaisissable meurtrier qui, depuis deux ans, s'offre, de temps en temps, la vie d'un voyageur. Chacun faisait des suppositions, chacun donnait son avis ; les femmes regardaient en frissonnant la nuit sombre derrière les vitres, avec la peur de voir apparaître soudain une tête d'homme à la portière. Et on se mit à raconter des histoires effrayantes de mauvaises rencontres, des tête-à-tête avec des fous dans un rapide, des heures passées en face d'un personnage suspect.

Chaque homme savait une anecdote à son honneur, chacun avait intimidé, terrassé et garrotté quelque malfaiteur en des circonstances surprenantes, avec une présence d'esprit et une audace admirables. Un médecin, qui passait chaque hiver dans le Midi, voulut à son tour conter une aventure :

— Moi, dit-il, je n'ai jamais eu la chance d'explorer mon courage dans une affaire de cette sorte ; mais j'ai connu une femme, une de mes clientes, morte aujourd'hui, à qui arriva la plus singulière chose du monde, et aussi la plus mystérieuse et la plus attendrissante.

C'était une Russe, la comtesse Marie Baranow, une très grande dame, d'une exquise beauté. Vous savez comme les Russes sont belles, du moins comme elles nous semblent belles, avec leur nez fin, leur bouche délicate, leurs yeux rapprochés, d'une indéfinissable couleur, d'un bleu gris, et leur grâce froide, un peu dure ! Elles ont quelque chose de méchant et de séduisant, d'altier et de doux, de tendre et de sévère, tout à fait charmant pour un Français. Au fond, c'est peut-être seulement la différence de race et de type qui me fait voir tant de choses en elles.

Son médecin, depuis plusieurs années, la voyait menacée d'une maladie de poitrine, et tâchait de la décider à venir dans le midi de la France ; mais elle refusait obstinément de quitter Pétersbourg. Enfin l'automne dernier, la jugeant perdue, le docteur prévint le mari qui ordonna aussitôt à sa femme de partir pour Menton.

Elle prit le train, seule dans son wagon, ses gens de service occupant un autre compartiment. Elle restait contre la portière, un peu triste, regardant passer les campagnes et les villages, se sentant bien isolée, bien abandonnée dans la vie, sans enfants, presque sans parents, avec un mari dont l'amour était mort et qui la jetait ainsi au bout du monde sans venir avec elle, comme on envoie à l'hôpital un valet malade.

A chaque station, son serviteur Ivan venait s'informer si rien ne manquait à sa maîtresse. C'était un vieux domestique aveuglément dévoué, prêt à accomplir tous les ordres qu'elle lui donnerait.

La nuit tomba, le convoi roulait à toute vitesse. Elle ne pouvait dormir, énervée à l'excès. Soudain la pensée lui vint de compter l'argent que son mari lui avait remis à la dernière minute, en or de France. Elle ouvrit son petit sac et vida sur ses genoux le flot luisant de métal.

Mais tout à coup un souffle d'air froid lui frappa le visage. Surprise, elle leva la tête. La portière venait de s'ouvrir. La comtesse Marie, éperdue, jeta brusquement un châle sur son argent répandu dans sa robe, et attendit. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un homme parut, nu-tête, blessé à la main, haletant, en costume de soirée. Il ferma

la porte, s'assit, regarda sa voisine avec des yeux luisants, puis enveloppa d'un mouchoir son poignet dont le sang coulait.

La jeune femme se sentait défaillir de peur. Cet homme, certes, l'avait vue compter son or, et il était venu pour la voler et la tuer.

Il la fixait toujours, essoufflé, le visage convulsé, prêt à bondir sur elle sans doute.

Il dit brusquement :

— Madame, n'ayez pas peur !

Elle ne répondit rien, incapable d'ouvrir la bouche, entendant son cœur battre et ses oreilles bourdonner.

Il reprit :

— Je ne suis pas un malfaiteur, madame.

Elle ne disait toujours rien, mais, dans un brusque mouvement qu'elle fit, ses genoux s'étant rapprochés, son or se mit à couler sur le tapis comme l'eau coule d'une gouttière.

L'homme, surpris, regardait ce ruisseau de métal, et il se baissa tout à coup pour le ramasser.

Elle, effarée, se leva, jetant à terre toute sa fortune, et elle courut à la portière pour se précipiter sur la voie. Mais il comprit ce qu'elle allait faire, s'élança, la saisit dans ses bras, la fit assise de force, et la maintenant par les poignets :

— Écoutez-moi, madame, je ne suis pas un malfaiteur, et la preuve, c'est que je vais ramasser cet argent et vous le rendre. Mais je suis un homme perdu, un homme mort, si vous ne m'aidez à passer la frontière. Je ne puis vous en dire davantage. Dans une heure, nous serons à la dernière station russe ; dans une heure vingt, nous franchirons la limite de l'Empire. Si vous ne me secourez point, je suis perdu. Et cependant, madame, je n'ai ni tué, ni volé, ni rien fait de contraire à l'honneur. Cela, je vous le jure. Je ne puis vous en dire davantage.

Et, se mettant à genoux, il ramassa l'or jusque sous les banquettes, cherchant les dernières pièces roulées au loin. Puis, quand le petit sac de cuir fut plein de nouveau, il le remit à sa voisine sans ajouter un mot, et il retourna s'asseoir à l'autre coin du wagon.

Ils ne remuaient plus ni l'un ni l'autre. Elle demeurait immobile et muette, encore défaillante de terreur, mais s'apaisant peu à peu. Quant à lui, il ne faisait pas un geste, pas un mouvement ; il restait droit, les yeux fixés devant lui, très pâle, comme s'il eût été mort.

De temps en temps elle jetait vers lui un regard brusque, vite détourné. C'était un homme de trente ans environ, fort beau, avec toute l'apparence d'un gentilhomme.

Le train courait dans les ténèbres, jetait par la nuit ses appels déchirants, ralentissait parfois sa marche, puis repartait à toute vitesse. Mais soudain il calma son allure, siffla plusieurs fois et s'arrêta tout à fait.

Ivan parut à la portière afin de prendre les ordres.

La comtesse Marie, la voix tremblante, considéra une dernière fois son étrange compagnon, puis elle dit à son serviteur, d'une voix brusque :

— Yvan, tu vas retourner près du comte, je n'ai plus besoin de toi.

L'homme, interdit, ouvrait des yeux énormes. Il balbutia :

— Mais... barine.

Elle reprit :

— Non, tu ne viendras pas, j'ai changé d'avis. Je veux que tu restes en Russie. Tiens, voici de l'argent pour retourner. Donne-moi ton bonnet et ton manteau.

Le vieux domestique, effaré, se décoiffa et tendit son manteau, obéissant toujours sans répondre, habitué aux volontés soudaines et aux irrésistibles caprices des maîtres. Et il s'éloigna, les larmes aux yeux.

Le train repartit, courant à la frontière.

Alors la comtesse Marie dit à son voisin :

— Ces choses sont pour vous, monsieur, vous

êtes Yvan, mon serviteur. Je ne mets qu'une condition à ce que je fais : c'est que vous ne me parlerez jamais, que vous ne me direz pas un mot, ni pour me remercier, ni pour quoi que ce soit.

L'inconnu s'inclina sans prononcer une parole.

Bientôt on s'arrêta de nouveau et des fonctionnaires en uniforme visitèrent le train. La comtesse leur tendit les papiers et, montrant l'homme assis au fond de son wagon :

— C'est mon domestique Yvan, dont voici le passe-port.

Le train se remit en route.

Pendant toute la nuit, ils restèrent en tête à tête, muets tous deux.

Le matin venu, comme on s'arrêtait dans une gare allemande, l'inconnu descendit ; puis, debout à la portière :

— Pardonnez-moi, madame, de rompre ma promesse ; mais je vous ai privée de votre domestique, il est juste que je le remplace. N'avez-vous besoin de rien ?

Elle répondit froidement :

— Allez chercher ma femme de chambre.

Il y alla. Puis disparut.

Quand elle descendait à quelque buffet, elle l'apercevait de loin qui la regardait. Ils arrivèrent à Menton.

II

Le docteur se tut une seconde, puis reprit :

— Un jour, comme je recevais mes clients dans mon cabinet, je vis entrer un grand garçon qui me dit :

— Docteur, je viens vous demander des nouvelles de la comtesse Marie Baranow. Je suis, bien qu'elle ne me connaisse point, un ami de son mari.

Je répondis :

— Elle est perdue. Elle ne retournera pas en Russie.

Et cet homme brusquement se mit à sangloter, puis il se leva et sortit en trébuchant comme un ivrogne.

Je prévins, le soir même, la comtesse qu'un étranger était venu m'interroger sur sa santé. Elle parut émue et me raconta toute l'histoire que je viens de vous dire. Elle ajouta :

— Cet homme que je ne connais point me suit maintenant comme mon ombre, je le rencontre chaque fois que je sors ; il me regarde d'une étrange façon, mais il ne m'a jamais parlé.

Elle réfléchit, puis ajouta :

— Tenez, je parie qu'il est sous mes fenêtres.

Elle quitta sa chaise longue, alla écarter les rideaux et me montra en effet l'homme qui était venu me trouver, assis sur un banc de la promenade, les yeux levés vers l'hôtel. Il nous aperçut, se leva et s'éloigna sans retourner une fois la tête.

Alors, j'assistai à une chose surprenante et douloureuse, à l'amour muet de ces deux êtres qui ne se connaissent point.

Il l'aimait, lui, avec le dévouement d'une bête sauvée, reconnaissante et dévouée à la mort. Il venait chaque jour me dire : « Comment va-t-elle ? » comprenant que je l'avais deviné. Et il pleurait affreusement quand il l'avait vue passer plus faible et plus pâle chaque jour.

Elle me disait :

— Je ne lui ai parlé qu'une fois, à ce singulier homme, et il me semble que je le connais depuis vingt ans.

Et quand ils se rencontraient, elle lui rendait son salut avec un sourire grave et charmant. Je la sentais heureuse, elle si abandonnée et qui se savait perdue, je la sentais heureuse d'être aimée ainsi, avec ce respect et cette constance, avec cette poésie exagérée, avec ce dévouement prêt à tout. Et pourtant, fidèle à son obstination d'exaltée, elle refusait désespérément de le recevoir, de connaître son nom, de lui parler. Elle disait : « Non, non, cela me gênerait cette étrange amitié. Il faut que nous demeurions étrangers l'un à l'autre. »

1) Miss Harriet (nouvelles). Victor Havard, éditeur.

Quant à lui, il était certes également une sorte de Don Quichotte, car il ne fit rien pour se rapprocher d'elle. Il voulait tenir jusqu'au bout l'absurde promesse de ne lui jamais parler qu'il avait faite dans le wagon.

Souvent, pendant ses longues heures de faiblesse, elle se levait de sa chaise longue et allait entr'ouvrir son rideau pour regarder s'il était là, sous sa fenêtre. Et quand elle l'avait vu, toujours immobile sur son banc, elle revenait se coucher avec un sourire aux lèvres.

Elle mourut un matin, vers dix heures. Comme je sortais de l'hôtel, il vint à moi, le visage bouleversé; il savait déjà la nouvelle.

— Je voudrais la voir une seconde, devant vous, dit-il.

Je lui pris le bras et rentrai dans la maison.

Quand il fut devant le lit de la morte, il lui saisit la main et la baisa d'un interminable baiser, puis il se sauva comme un insensé.

Le docteur se tut de nouveau et reprit :

— Voilà, certes, la plus singulière aventure de chemin de fer que je connaisse. Il faut dire aussi que les hommes sont de drôles de toqués.

Une femme murmura à mi-voix :

— Ces deux êtres-là ont été moins fous que vous ne croyez... Ils étaient... ils étaient...

Mais elle ne pouvait plus parler, tant elle pleurait. Comme on changea de conversation pour la calmer, on ne sut pas ce qu'elle voulait dire.

GUY DE MAUPASSANT.

QUAND C'EST FINI...⁽¹⁾

I

L'année dernière, au commencement de septembre, le vicomte Olivier de Ravenelles, capitaine aux chasseurs, en congé pour quelques jours, passait par Paris. Il devait partir le soir même pour faire l'ouverture de la chasse, le lendemain, chez des amis, aux environs de Rouen. Sa malle prête, son fusil dans la boîte, il sortit vers six heures de son petit entresol de la rue d'Anjou et s'en fut dîner chez Durand, place de la Madeleine. Le repas terminé, il alluma un cigare, et allait se rendre en flânant à la gare de l'Ouest où l'attendait son domestique avec armes et bagages, quand, par hasard, il jeta les yeux sur un journal du soir, apporté par le garçon avec le café et les liqueurs.

Sous la rubrique : *Dernière heure*, il lut les lignes suivantes :

« On annonce par dépêche la mort de M. Lionel de Montescourt, deuxième attaché à l'Ambassade de France à Stockholm. »

Olivier bondit sur sa chaise et devint tout pâle. Lionel était son meilleur, son plus intime ami. Liés dès l'enfance, ils ne s'étaient jamais quittés dans la vie, et ils s'aimaient tendrement. Le jeune militaire, nature ardente et active, chérissait à l'égal d'un frère ce grand et bon garçon, très doux, très tendre, un peu mélancolique, aux yeux et au sourire de femme.

— Lionel!... Lionel!... Mort!... se disait Olivier à voix basse... Ce n'est pas possible!

Et jetant de nouveau les yeux sur le journal :

— Non!... Non!... je ne me suis pas trompé... Mais le journal se trompe peut-être, lui!... Ah! je saurai la vérité!...

Il consulta sa montre, sortit vivement, et se jetant dans un fiacre :

— Au ministère des affaires étrangères, quai d'Orsay, cria-t-il au cocher. Bon pour boire! et au galop!

La voiture fila comme l'éclair.

Au ministère, Olivier se heurta à un portier à moitié endormi et absolument inflexible qui ne voulut pas le laisser entrer, tout le monde étant parti, disait-il.

Olivier s'en allait, furieux et désolé, quand il vit arriver dans la cour un jeune attaché qu'il connaissait un peu de vue, et qui, sans doute, revenait au ministère pour quelque travail pressé.

Peut-être saurait-il quelque chose : Olivier l'interrogea.

La nouvelle était vraie. Elle était arrivée dans l'après-midi, par dépêche de l'ambassade. Lionel s'était noyé le matin même, en prenant un bain de mer. Pas d'autres détails.

— Une grande perte et un vif regret pour nous, ajouta le jeune attaché. Montescourt était aimé et estimé de tous.

Olivier remonta dans son fiacre, et se laissa tomber sur la banquette, étonné. Il n'y avait plus à douter... Lionel... son cher Lionel...

— Nous allons, patron? demanda le cocher d'une voix enrouée.

— Gare de l'Ouest, répondit Olivier machinalement.

Et appuyé dans un coin de la voiture, cachant sa figure dans ses mains, le jeune capitaine fondit en larmes, en répétant :

— Pauvre vieux!... Pauvre vieux!...

Soudain, il releva la tête.

— Et elle? fit-il. Quand elle saura... quand elle apprendra brusquement... demain sans doute, par le journal... comme moi... Elle est capable d'en mourir, la pauvre femme... ou de se trahir aux yeux de son mari... Oh! il faut que j'empêche cela, moi... il le faut!... Mais le dois-je, le dois-je?

La situation était embarrassante, en effet. Lionel avait une liaison. Une femme, de deux ans plus âgée que lui, mariée à un homme vulgaire et indigne d'elle, l'aimait ardemment. Cela durait depuis longtemps, très longtemps. Cet amour avait été leur vie, à tous deux.

Orphelin de père et de mère, seul au monde, Lionel avait concentré sur madame de Méré toutes les tendresses de son cœur, affectueux à l'excès. Ce n'est que contraint par les nécessités absolues d'une carrière où l'attendait un avenir certain, qu'il s'était résigné à accepter un poste à l'étranger; mais cet exil, il en avait la promesse, ne devait être que momentané. Dans deux ans au plus, il reviendrait à Paris et ne le quitterait plus.

Bien que de longue date, cette liaison était toujours restée secrète. Seul, Olivier la connaissait, l'avait devinée plutôt Lionel était trop discret, trop délicat, pour faire la moindre confidence, fût-ce à celui qu'il aimait comme un frère; mais le jeune capitaine avait l'amitié trop perspicace pour que cet amour lui échappât.

A la vérité, si Lionel lui avait ouvert son cœur, il eût essayé de le détourner de cette liaison, par raison d'abord, par défiance ensuite. Madame de Méré, femme froide d'apparence et peu expansive, ne plaisait guère à l'officier, qui, franc lui-même, aimait les natures franches. Mais, c'était affaire à son ami, après tout! Il n'avait pas reçu ses confidences; et il ne lui devait pas ses conseils.

Aujourd'hui, malgré son peu de sympathie pour Madame de Méré, Olivier ne pouvait s'empêcher de la plaindre de tout son cœur. Somme toute, elle avait aimé tendrement son ami, elle l'aimait sans doute encore... L'absence ne peut rien contre de telles affections.

— Non! non! se disait-il... On ne peut l'abandonner ainsi. Coûte que coûte, il faut la prévenir... et c'est à moi, le plus intime ami

de Lionel, moi qui connais seul la situation ou plutôt l'ai seul devinée, c'est moi qui dois... Oui! mais j'aurai beau lui affirmer la complète discrétion de Lionel, y voudra-t-elle croire?... Ne se figurera-t-elle pas, au contraire, que le cher secret a été trahi et divulgué, à moi d'abord, et qui sait? à d'autres, peut-être, et le souvenir de Lionel n'en souffrira-t-il point?... Et puis, avec le caractère que je lui suppose, elle est fort capable de mal prendre mon intervention et de me faire sentir très clairement que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... Mais non! non! cela est impossible... Elle aime Lionel, elle ne pourra que me savoir gré de ma démarche... et puis, tant pis, d'ailleurs... En la faisant, je crois faire mon devoir, et cela me suffit.

L'arrêt de la voiture arracha le jeune homme à ses réflexions. Il était au bas de l'escalier de la gare de l'Ouest, au milieu du tohu bohu des départs et des arrivées.

Il se précipita au bureau télégraphique, envoya une dépêche d'excuses pour le lendemain à ses amis de Rouen, ordonna à son domestique ahuri de rentrer chez lui avec ses bagages, et, ne gardant qu'une légère valise, remonta dans la voiture et cria au cocher, non moins ahuri que le domestique :

— Gare du Nord!... Au galop, toujours!

Olivier avait rapidement consulté l'indicateur. Aujourd'hui, samedi, un train spécial, le train des maris, lui permettrait d'arriver le soir même au Tréport. C'était là que madame de Méré passait chaque année les mois d'août et de septembre, dans une élégante villa où elle se plaisait beaucoup. Olivier était certain de l'y trouver.

Arrivé juste à temps pour le départ du train, il se jeta, lui huitième, dans le premier compartiment venu. On partit.

— Allons!... se dit-il, je fais peut-être une bêtise!... Tant pis!... Je le dois!...

Il était près de minuit quand il arriva au Tréport. Grande affluence à la gare. Des femmes surtout, dans la tenue excentrique de la Parisienne aux bains de mer. Cris nombreux, embrassades; bref, l'arrivée de maris plus ou moins impatiemment attendus.

Olivier se rendit à pied à l'hôtel de France, près de la plage. La nuit était superbe. La lune éclairait en plein les maisons de la vieille ville, pittoresquement groupées au pied de la jolie église gothique qui se découpe nettement sur le ciel. A droite, le port, à marée basse, avec ses barques, couchées sur le flanc, et le fouillis de ses mâts; plus loin, au bout de la jetée, à l'entrée de la passe, les yeux rouges des lanternes et la ligne blanche de la mer. Ça et là, le long du quai, quelques boutiques encore ouvertes, luisaient. Sous le rayon froid de la lune, on eût dit quelque coin de Hollande ou de Suède.

Le jeune homme regardait ce tableau pittoresque et pensait à son pauvre ami, mort là-bas, dans le Nord tristement, loin du pays, loin de tous... et aussi à cette pauvre femme qui, reposant paisiblement sans doute, à cette heure, tout près d'ici, allait recevoir, en plein cœur, un coup si terrible et si inattendu!

II

Le lendemain matin, vers neuf heures, Olivier quitta l'hôtel et se rendit sur la plage, très gaie et tout ensoleillée. La mer était calme comme un lac; les barques de pêche, aux voiles blanches, renaient au port, par une jolie brise de nord-ouest. Les maisons claires, précédées chacune d'un petit carré de terrain clos d'une grille en bois blanc, s'allongeaient en ligne droite. Sur la plage, beaucoup de monde, des enfants, courant, enlevant des cerfs-volants, jouant au croquet pour le grand dommage des jambes qui s'avaient trop près des arceaux.

1) *Le Monde où nous sommes*, Calmann-Lévy, édit.